



les petits frères des Pauvres

Communication

2, rue Léchevin
75011 Paris

Tél 01 49 23 13 45
Fax 01 49 23 13 29

DOSSIER DE PRESSE

« Domiciles fixes » photographies d'Eric Dexheimer / Editing

Exposition du mercredi 25 février au samedi 24 avril 2004

Vernissage le mardi 24 février 2004 de 18H30 à 21H
Galerie Fait et Cause
58, rue Quincampoix 75004 Paris
tél : 01 42 74 26 36

Un livre aux éditions Trans Photographic Press

Prix public : 28 Euros

Association
reconnue
d'utilité publique
www.petitsfreres.asso.fr



Contacts : les petits frères des Pauvres, Gérard Richer 01 49 23 13 14
gerard.richer@petitsfreres.asso.fr

Editing, Frédérique Founès 01 43 55 82 57

des fleurs avant le pain !

« Domiciles fixes »

Habiter, loger, être hébergé... quel mot juste employer pour décrire le rapport essentiel et complexe que chacun entretient avec son espace de vie ? Notre logement est forcément une sorte de reflet de nous-mêmes, un miroir dans lequel nous nous regardons, autant que les autres nous regardent. Nous sommes dans l'espace intime qui souvent exprime le profond de notre être, nos goûts, notre vie, nos souvenirs, nos secrets... Mais nous sommes aussi dans l'espace de communication avec les autres, avec ses messages, ses codes, ses dits, ses non-dits.

Notre manière de vivre et d'habiter notre logement est pour les observateurs du genre humain que sont les sociologues, les psychologues, les psychanalystes, un univers infini à explorer.

Mais que dire alors de ceux qui, justement, sont brutalement privés de ce qui constitue une part essentielle de leur rapport aux êtres et aux choses ?

Y-a-t'il des mots pour décrire cette terrible situation de ne plus avoir de toit au-dessus de la tête : déraciné, errant, sans domicile fixe... ?

La question du logement ne peut être réduite à une simple question technique. La fragilité grandissante des publics qui s'adressent aux petits frères des Pauvres est une évidence : dureté de vie, âge, nouvelles formes de pauvretés... Dans ces situations, la place du logement devient de plus en plus centrale. C'est le cas des personnes de grand âge pour lesquelles le maintien à domicile devient de plus en plus problématique et coûteux. L'obligation de quitter son logement est vécu comme une rupture dramatique avec tout un passé et toute une vie. C'est le cas des personnes aux conditions de vies précaires (ressources, santé, équilibre psychologique, ...) qui, en perdant leur logement, perdent aussi pied dans la vie et se trouvent aspirées dans un gouffre dont il est difficile de sortir seul. C'est aussi le cas des personnes gravement malades et qui, faute de logement adapté, ne peuvent finir leur vie chez elles et se retrouvent dans l'univers impersonnel de l'hôpital.

Dans la plupart des parcours de vie difficiles, la question du logement revient de façon lancinante. Les petits frères des Pauvres qui accompagnent ces personnes savent que chaque parcours est unique. Chaque situation nécessite une approche spécifique. Au fil du temps, l'association a élaboré une palette d'outils et de moyens pour mieux répondre à ces situations : aide dans la recherche de logements d'urgences, logements passerelles entre le logement précaire et le « vrai » logement, pensions de famille, unités de logements regroupés, etc.

Le fonds « Bersabée » - a été créé spécialement pour recueillir des moyens supplémentaires et mettre en œuvre des solutions immobilières.

Les petits frères des Pauvres ont pour mission d'agir concrètement auprès des personnes. Ils ont aussi l'obligation de rendre compte et d'alerter.

Quel autre regard sensible que celui d'un photographe pouvait témoigner de manière authentique de ces parcours difficiles ? Qui d'autre qu'Éric Dexheimer, à force de temps, de patience et de respect, pouvait en restituer toute l'émotion ? L'engagement photographique d'Éric Dexheimer est beaucoup plus qu'un simple esthétisme, il est militant. A lire cet ouvrage, à regarder ces photographies, à découvrir ces témoignages, nous réalisons bien qu'en donnant la parole aux personnes en grande difficulté nous nous engageons dans une démarche qui peut paraître subversive. Notre société baigne dans la surabondance des informations et des images. Seul un message fort peut être entendu.

Avant d'ouvrir ce livre, il est vraiment recommandé de faire un peu de silence en soi et d'accepter de se laisser interpeller...

Yves LOUAGE
les petits frères des Pauvres

Du pain et des jeux, disaient les cyniques.

Du pain et des fleurs, répondaient les romantiques.
Des fleurs avant le pain, ajoutent les idéalistes.
Il se trouve que c'est la devise des petits frères des Pauvres
et que je la trouve très belle.

Comme ces photos d'Eric Dexheimer qui, mieux que des mots, disent la dignité.
Dignité des regards, des attitudes, quand la vie se fait lourde et injuste.

J'ai connu cet univers grâce à ma sœur Catherine
qui s'est engagée aux côtés des petits frères des Pauvres à l'âge de vingt ans,
en ces temps troubles de mai 68 où la jeunesse se cherchait.
C'est elle que je remercie aujourd'hui de m'avoir ouvert les yeux
sur un monde plus généreux.

Eric Dexheimer nous permet aujourd'hui de plonger à notre tour
dans ces eaux méconnues. Et grâce aux petits frères des Pauvres,
d'en remonter une pêche miraculeuse.

Patrick Poivre d'Arvor

Eric Dexheimer, photographe

Eric Dexheimer collabore avec l'agence Editing depuis le jour
où il a décidé de prendre son temps, tout son temps.
Son temps pour que ses explorations photographiques
du monde contemporain atteignent le seuil de ses exigences.
Ses parcours l'ont conduit dans l'univers des autistes
(« De l'Autre Côté du Miroir », éditions Somogy),
dans l'intimité de personnes âgées
(« Amours de Vieux et vieilles amours », éditions Alternatives-Editing),
dans les banlieues parisiennes
(Sensibles Quartiers, éditions Somogy), ou encore dans la vie des enfants des rues
à travers le monde pour la Fondation Air France
(« D'une rue à L'Autre », à paraître).
Eric Dexheimer a désormais trouvé son propre rapport au monde entre l'interrogation,
la compassion, la transcription et la confrontation. La photographie devient
pour lui l'objet de ses transactions avec chacun des territoires
qu'il arpente. Elle est ce qu'il reste de visible et de transmissible
de ces expériences, entre politique et esthétique,
entre la vie des uns et le savoir des autres.

Serge Challon

« Domiciles fixes »

Un livre aux éditions Trans Photographic Press
144 pages, 93 photographies couleur et noir et blanc, format 21x28 cm
entretiens de 31 personnes photographiées
prix de vente public : 28 Euros

Textes à paraître dans l'ouvrage « Domiciles fixes »
aux éditions Trans Photographic Press, Paris.

Extraits d'interviews

JEAN-CLAUDE. né le 1er août 1949 à Verdun
Foyer Hôtel Eugène Carrière (les petits frères des Pauvres), Paris 18^e

(...)
À l'époque
je travaillais dans le bâtiment et puis après dans l'ameublement au BHV, c'est là
que j'ai pété les plombs. Presque 25 ans de boîte, ça me sortait par les yeux.
C'est parti d'un seul coup, c'était en 98, j'avais 49 ans.
J'en avais marre, je ne voulais plus rien savoir, l'administratif, les problèmes
financiers, ça fait qu'après : le loyer, les impôts, je ne les payais pas. C'était
retenu sur le salaire,
ça faisait zéro plus zéro égal zéro
sur la fiche de paye.

IVANA née le 7 juillet 1921
Appartement, Marseille

(...)
Ça fait trente ans que j'habite à Marseille. Je suis arrivée en France sans mon
mari, il m'a rejointe huit ans plus tard. Mon mari avait un cabanon. C'était du
provisoire, de toutes petites maisons. Après nous avons eu, un très bel
appartement HLM dans une tour de 19 étages. Nous y sommes restés 14 ans.
Après j'ai vécu dans la maison d'un ami. Une maison minuscule et insalubre. Mon
mari est tombé malade et il est mort en 82. Avant de mourir il m'a dit : « je
t'aime et je t'ai toujours aimée ».
Je suis restée dans cette maison dix ans. J'y ai été malheureuse. La porte ne
fermait pas, il n'y avait pas de chauffage, j'allais chercher l'eau dehors. L'eau
dégoulinait sur les murs, c'était très humide et froid. J'y suis passée récemment,
la maison avait les portes et les fenêtres cimentées.

ROMAN né le 17 février 1918, Pologne
Chambre de bonne, Paris

(...)
Saint-Jean-de-Dieu
est un lieu qui accueille
des orphelins. J'aidais aussi les cuisiniers, ils sont très nombreux les enfants là-
bas. Pour la plupart ils sont infirmes. J'y ai travaillé quarante ans. J'ai couché
dehors dans la cour sur un matelas, dans le couloir aussi, c'était épouvantable.
Et puis j'ai eu une petite chambre qui donnait sur la cour. Ensuite je suis venu
dans cette chambre. Je suis arrivé ici il y a une trentaine d'années. Ici c'est
beaucoup plus confortable, je n'avais rien là-bas.

ALAIN né le 12 novembre 1951
Foyer-hôtel Eugène Carrière (les petits frères des Pauvres), Paris 18^e

(...)
J'ai quitté Rennes en 87, j'ai laissé ma femme là-bas.
Je rentrais à Rennes tous les quinze jours, jusqu'à ce qu'on divorce. On ne se
tapait pas dessus, on a divorcé à l'amiable. Je ne lui ai jamais payé d'indemnités,
en contrepartie je lui ai laissé la maison. Je récupérais mes enfants tous les
quinze jours. On a divorcé en 91. Ma mère est décédée en 94.
Quand j'ai quitté ma femme je me suis retrouvé dans un studio. Je n'avais plus
de contraintes. Le pavillon ne m'a pas manqué, je faisais beaucoup d'heures de
travail. Après on arrive aux soucis de quelqu'un d'insouciant jusqu'à la
catastrophe.

JEAN-PIERRE né le 1er novembre 1948
Maison de famille Anne-Marie Blaise (les petits frères des Pauvres),
81 rue Damrémont, Paris 18^e

(...)
Mes parents avaient un pavillon, je leur faisais à manger, je faisais les courses et
quand ils sont décédés, mon frère aîné a décidé de vendre le pavillon. On a
touché
l'héritage et puis il a fallu que je parte. Après j'habitais Montargis, je travaillais
dans une société d'informatique et je n'ai pas eu de chance parce que cette
société a fermé. Après j'ai retrouvé un peu de travail et puis ça s'est écroulé. Je
suis revenu
à Paris, je me suis dit :
« il y a pas mal de foyers où on peut aller ».

GISELE née le 24 mars 1922
Résidence pour personnes âgées, Nantes

(...)
Tout au long de ma vie j'ai eu bien des raisons d'être seule. J'étais simple aide
ménagère quand on n'a pas de parents on ne peut pas avoir de métier, ça a été
mon grand chagrin. J'aurais voulu être couturière, ma mère était couturière, elle
est morte quand j'avais trois ans et demi. J'aurais voulu faire des études,
je m'intéressais à la médecine,
à la géographie. Je me suis mariée à vingt ans, pour me sauver de mon frère qui
ne me laissait pas faire ce que je voulais. J'avais un but, travailler en usine et
prendre un petit commerce. Ma patronne m'avait dit : « je te proposerai aux
études du soir ».
Elle ne l'a jamais fait,
c'est ça les gens de maison.

ROGER né le 8 février 1931
Résidence médicalisée, Beauséjour, Nantes

(...)
Je suis venu
à Nantes en 97 chez une de mes filles qui m’a accueilli chez elle quand elle s’est
fâchée avec sa mère. J’étais très bien et puis, début 98, j’ai fait une chute, je me
suis fracturé le col du fémur. J’ai été opéré et j’ai été transféré dans un endroit
qui accueille les gens qui ne marchent pas. On me faisait manger,
on me mettait des couches, je n’étais capable de rien.
Ma fille est venue me voir toutes les semaines pendant trois mois et puis je ne
l’ai plus revue, je me suis retrouvé tout seul.
J’y suis resté quinze mois, j’ai travaillé beaucoup et ce qui m’a sauvé c’est que
j’ai fait beaucoup de sport, j’avais les muscles qui étaient encore bons.

CLEMENCE née le 2 juillet 1909
propriétaire de son appartement, Nantes

(...)
Mes toilettes étaient dans le fond de la cour, on les a faites ici, c’est très bien.
J’ai supprimé des étagères mais ça m’est égal ! Ça fait trois ans. Quand il faisait
froid je faisais sur le seau. Je ne vais pas changer d’appartement j’ai tout ce qu’il
me faut. J’ai mes waters, j’ai tout.
Je suis chez moi, y a pas de raison pour changer.
Je me plais chez moi et puis voilà, je ne me plaindrais pas mieux autre part et
j’aime mon coin.

JULIENNE née le 10 mai 1915
Propriétaire d’une maison individuelle, Tours

(...)
Ma fille voudrait la maison pour faire agrandir. Mes voisins m’ont dit qu’il fallait
que je vive le plus possible,
je ne vais pas durer jusqu’à cent ans !

Tant que je vivrai, je vivrai là, c’est à moi. Je reste là jusqu’à ma mort !

GABRIELLE née le 12 octobre 1899
Hôpital Saint-Jacques, chambre, Pirmil, Nantes

(...)
Je vais avoir 103 ans, vous vous rendez compte ! Je suis née dans le centre de
Nantes. Je suis ici depuis deux ans, j’habitais tout à côté, une belle petite maison
avec un jardin magnifique.
Je suis tombée chez moi, je suis allée à l’hôpital.

les petits frères des Pauvres

L’association les petits frères des Pauvres
créée à Paris en 1946 par Armand Marquiset
accompagne des personnes seules de plus de 50 ans
démunies, handicapées ou en situation de précarité.
Au-delà de l’aide matérielle, l’association privilégie le soutien affectif
et les relations humaines pour vaincre l’isolement et lutter contre l’exclusion.

Les petits frères des Pauvres comptent plus de 200 salariés
et 6 000 bénévoles “réguliers” et “ponctuels”.
L’association est implantée à Paris, en région parisienne, à Lille, Lyon, Marseille, Nantes,
Toulouse et dans une quarantaine d’autres villes.

Les petits frères des Pauvres sont également présents
en Allemagne, au Canada, en Espagne, aux Etats-Unis, en Irlande, au Mexique et en Pologne.
Regroupés au sein de la Fédération
internationale des petits frères des Pauvres, ils sont reconnus par l’ONU.
Association reconnue d’utilité publique en 1981.
Grande cause nationale en 1996 et en 2004.

les petits frères des Pauvres
33 et 64, avenue Parmentier 75011 Paris
Tél. : 01 49 23 13 00
www.petitsfreres.asso.fr